

ENTRE
LES
FEUILLES

« Regarde le ciel, il te voit,
Embrasse la terre, elle t'aime.
La vérité c'est ce qu'on croit
En la nature c'est toi-même. »
George Sand

« À Aurore », extrait du recueil *Contes d'une grand'mère* (1873).

PORTRAIT DE VÉRONIQUE SOULIER-NGUYEN, MAQUILLEUSE

« Je voulais être danseuse étoile. J'étais au Conservatoire de Strasbourg et cela nous donnait l'occasion d'être parfois petit rat de l'Opéra. J'avais ainsi dix ou onze ans le jour où une jeune femme est venue nous maquiller pour un spectacle. Je me souviens de m'être dit : si je ne suis pas danseuse, je peux faire maquilleuse... Mais le premier choc théâtral, ce fut ensuite à l'université. Je suivais des cours d'histoire de l'art et il y avait deux options : russe et théâtre. J'ai choisi le théâtre parce que je voulais déjà faire quelque chose autour du maquillage, qui m'avait tant marquée. Et ce fut une révélation. Tout. Le texte, le jeu, le récit qui prend forme au fil du travail... J'arrivais à Paris depuis ma province et ces études m'ont permis de faire de premières rencontres importantes, de celles qui ouvrent les portes. Ce qui m'intéresse avant tout dans le maquillage, c'est le sens ; je suis peu intéressée par la beauté, bien plus par la singularité. J'ai une nature observatrice, j'aime regarder les gens, les visages, les mains, les gestes, les expressions, je peux faire ça durant des heures... J'aime tenter de reproduire l'identité gestuelle et expressive d'une personne que j'ai regardée longtemps. Je me sers de la géographie d'un visage pour travailler. On peut aller dans le sens ou à contrario de ce qu'exprime un visage, et cela donne un panel d'expressions infinies... Un geste, un détail, c'est déjà une intention, et cela me guide. Et puis je suis toujours surprise dans cette part du travail de ce qui ne m'appartient pas tout à fait, qui surgit, comme par exemple si je fais une coupe de cheveux en quête de quelque chose et que tout à coup le personnage arrive... Alors on échange, on discute, on ajuste, et cette part collective, ce partage, c'est non seulement la richesse de ce métier, mais c'est aussi sa sève.

Oui il faut aimer écouter, discuter, et reprendre. Mais il faut aussi avoir une bonne connaissance de l'histoire de l'art : toutes les œuvres picturales sont une force, un trésor où il faut savoir puiser. Pour ma part, je suis une grande fan de Velasquez ou d'Otto Dix, je maquille beaucoup en lavis, ce sont des transparences et des superpositions, une affaire de patience. J'avance délicatement. Il faut connaître les couleurs, leurs origines, leur utilisation, savoir regarder l'équilibre d'un tableau, d'une photographie, sa lumière, la façon que cela a de structurer un sujet, l'importance des toutes petites choses presque invisibles mais qui comptent... cela demande une curiosité sans bornes et un intense travail de recherches.

Je dirais qu'une bonne maquilleuse, c'est avant tout une personne qui peut reproduire son travail. C'est la clef. Il est important d'être capable de travailler la matière, les pigments. Et puis arrive le jour où l'on maquille sans plus y penser, parce qu'on a ça dans les mains. Alors on laisse l'inspiration faire son œuvre, pour que cela adienne totalement.

Non, je n'ai pas reçu beaucoup de bons conseils, mais je m'efforce d'en donner le plus possible lorsque je le peux... Ce qui m'a manqué, j'essaie de faire en sorte que cela ne manque pas aux suivant·e·s. Dans ce métier, on doit rester à sa place, ne pas tomber ni dans le copinage, ni dans le phénomène « star », mais tracer sa route en confiance, uniquement par le travail. L'école peut être très importante pour l'acquisition de la technique, mais le reste c'est la pratique, la pratique, la pratique... Plusieurs personnes ont à ce titre compté dans mon parcours, m'ont aidée à travailler, comme par exemple Omar Porras qui m'a donné ma place de maquilleuse, mais aussi Denis Podalydès, Michel Fau, ou Catherine Hiegel. Et bien sûr Cécile Kretschmar (« L'orfèvre des masques de " Au revoir là-haut " » tel que le titrait le magazine Télérama en 2018), une personne ressource, une révélation, qui m'a totalement permis d'accéder à ce que je suis. Elle a ouvert la voie, le champ des possibilités. Je l'ai rencontrée à mes débuts, et cela a été fondamental.

Le théâtre, cela fait 30 ans que j'en fait. J'aime aller loin avec lui. J'aime la théâtralité, l'imagination. Ce n'est pas le manque de moyens qui pèse sur nous, c'est la place que l'on donne au maquillage. Le non-budget permet aussi de déployer un talent de création, c'est ce qui distingue un·e bon·ne et un mauvais·e artiste, mais notre métier est encore très/trop mal connu. C'est un métier « perdu » dans l'idée que

toutes les femmes se maquillant, sont maquilleuses... Nous devons nous battre sans relâche pour la prise en considération de notre savoir-faire, de notre attention à la qualité des produits, à leur écologie, à leur dimension esthétique mais également éthique. Je ne vends par exemple plus les perruques que je conçois : je les loue afin de pouvoir les récupérer et retransformer. Je conserve également les cheveux que je coupe. Quant au démaquillage, je travaille avec de l'eau chaude et une huile de coco. Ce sont des petites choses, mais qui ont leur importance. Cela respecte tant le métier que la personne maquillée, cela met en confiance, permet à ce geste qui consiste à toucher la peau, la représentation extérieure, d'être un geste délicat et non d'intrusion. Le personnage doit être pris en charge par le comédien ou la comédienne sans *parasitage*, le maquillage accompagne un rôle, mais ne le soutient pas.

Voilà. Le seul « truc » de ce métier, c'est d'avoir du plaisir à le faire. Parfois, en coulisses, il m'arrive d'écouter un texte 30 ou 40 fois, d'avoir soudain un déclic sur un mot, de l'entendre tout à coup autrement, et j'adore ça. Cette magie. Cette rencontre intime.

Le mot le plus important ? Merci ! Merci la Vie.
J'ai eu beaucoup de chance. Après, j'ai travaillé. »